

Le dogme intégral

John Henry Newman

●●● Gérard Joulé, *Epalinges*

Louis Boyer,
*Newman, le mystère
de la foi. Une théologie
dans un temps
d'apostasie, Ad Solem,*
Genève 2006, 204 p.

Paul Vaiss,
*Newman et le
Mouvement d'Oxford.
Un réexamen critique,*
Peter Lang 2006,
204 p.

John Henry Newman naquit à Londres en 1801, d'un père banquier et d'une mère d'origine normande et huguenote. Elevé dans la religion de la Bible, il prenait enfant, à l'instar des sœurs Brontë, un plaisir extrême aux récits sacrés tout comme aux *Mille et une Nuits*, dont il eût voulu, nous confie-t-il « qu'elles fussent vraies, aussi vraies que ces oiseaux, ces arbres, ces fontaines... mais eux-mêmes, le sont-ils bien (...) ou n'est-ce pas là quelque piège de mon ange gardien ? » « A quinze ans un grand changement se produisit dans ma pensée », écrit-il dans son *Apologia*. Ce grand changement n'eut rien de brutal, ne jeta pas la face contre terre celui qui en fut le sujet ; ce fut par degrés insensibles que le sentiment profond d'une conversion s'opéra, ainsi que le recul à ses yeux, dans le plus improbable lointain, de tout ce qui l'entourait, hormis ces deux êtres uniques, suprêmes, « lui-même et Son Créateur », qu'attestait une évidence éblouissante. Cette attitude s'exprime et se résume dans un texte de l'*Apologia*, à propos de la doctrine de Calvin sur la persévérance finale : « Je crois, écrit Newman, qu'elle influa sur mes convictions dans le sens même où se dirigeait mon imagination quand j'étais enfant : elle m'isola des objets qui m'entouraient et elle me confirma dans la méfiance que j'avais touchant la réalité des phénomènes matériels et elle concentra toutes mes pen-

sées sur les deux êtres et les deux seuls dont l'évidence était absolue et lumineuse : moi et mon Créateur. »

Newman nomme ici « moi-même » avant « mon Créateur », mais quelques lignes plus haut, relatant la conversion intérieure de sa quinzième année, il avait dit : « N'était cette voix qui parle si clairement dans ma conscience et dans mon cœur, je serais, lorsque je porte mes regards sur le monde, un athée ou un panthéiste ou un polythéiste. Je ne m'exprime ici qu'à titre personnel et je suis loin de nier la force réelle des arguments prouvant l'existence d'un Dieu unique qui se déduisent des faits généraux de la société humaine et du cours de l'histoire, mais ces arguments et ces preuves ni ne me réchauffent ni ne m'éclairent : ils ne lèvent pas l'hiver de ma désolation ; au-delà de moi, ils ne font pas éclore les bourgeons, pousser les feuilles : ils ne dispensent pas de joie à mon être moral. Le spectacle du monde n'est rien d'autre que le rouleau du prophète, plein de lamentation, de deuil et de douleur. »

Le Dieu de la conscience

Ici c'est le Dieu de Pascal qui parle au cœur et qui ne parle qu'au cœur. La raison raisonnante, la raison discursive s'est tue. Newman est plus certain de la réalité de sa conversion que de l'existence

de ses mains et de ses pieds. Il isole en un sublime raccourci la réalité même de sa conversion, la rencontre de ces deux êtres en dehors desquels pour lui rien ne compte : « moi-même » et « mon Créateur ». Toute sa philosophie tend à établir une identité fondamentale entre la voix de la conscience et la voix de Dieu, toute sa théologie à montrer dans le Dieu de la révélation le Dieu de la conscience. Exercice périlleux qui conduisit un Rousseau sur la voie de la religion naturelle, laquelle est bien aux antipodes de celle d'un Newman. Exercice doublement périlleux s'il n'y avait pas un Dieu précédant le « moi-même » newmanien, qui seul peut l'atteindre directement, le manier et le fixer.

On retrouve ici ce que j'appelle le « luciféranisme » de Newman dans l'affirmation d'un moi qui n'abdique jamais ses droits, conviction en soi négative, mais affectée chez lui de l'indice le plus positif ; plus même que conviction, évidence soustraite à toute problématique. Le moi de Newman est comme le pied de César : posé sur toutes choses, aux antipodes donc du moi fénelonien qui, parlant de lui-même, disait : « Je ne suis pas, ô mon Dieu ! ce qui est, je suis presque ce qui n'est pas ; je ne suis plus celui qui a été, je ne suis pas encore celui qui sera, et dans cet entre-deux, que suis-je ? Un je ne sais quoi qui ne peut s'arrêter en soi, qui n'a aucune consistance, qui s'écoule comme l'eau... »

A trente-deux ans, atteint de la fièvre en Sicile, Newman craint dans son délire cette parole à la fois sublime et vraie où tient toute sa destinée : « Je ne mourrai pas, car je n'ai pas péché contre la lumière. » La nature de son combat appela l'apologie. Il sacrifia tout à la recherche de la vérité, de la vérité absolue et non des positions toujours douteuses, partielles et relatives de la politique. (Au temps de Newman, les conversions

étaient encore individuelles, comme les péchés et les batailles théologiques et métaphysiques au temps de Pascal, de Bossuet et de Fénelon. Puis elles devinrent philosophiques, politiques, économiques...)

Ce qui importait à Newman, c'était de savoir si l'Eglise, à mi-chemin de l'hérésie protestante et de ce qu'un anglican appelait alors l'idolâtrie romaine, retrouverait la pureté de l'Eglise primitive. Et il découvre enfin que cette Eglise existe, qu'elle n'a jamais cessé d'exister et que c'est celle qui se dit catholique et que Simon Pierre y est toujours à la barre depuis le commencement.

Une histoire liée à Dieu

Longtemps leader d'un parti religieux dont l'ennemi guetta les moindres écarts, conducteur d'âmes très conscient de ses responsabilités, éducateur d'instinct et de goût, artiste sensible au plaisir de manier les sous-entendus et les allusions, Newman est, si je puis dire, le plus autobiographique des hommes. Raffiné comme Joubert, féminin comme Fénelon, son style est abondant comme celui de Renan, sa parole persuasive comme celle de Pascal. Il envie presque l'âme simple des superstitieux et il a des accès de fanatisme. Dans un de ses sermons, n'écrit-il pas : « Ils ont sacrifié la Vérité à l'opportunisme et identifié le Royaume de Dieu avec le développement de la civilisation... Ce pays gagnerait à être beaucoup plus superstitieux, plus bigot, plus sombre et plus fanatique dans sa religion. »

S'il n'était le plus robuste des croyants, il serait le plus redoutable des professeurs de scepticisme. Bref, toute l'histoire affective, intellectuelle et littéraire

de Newman n'est autre que l'histoire de ses relations personnelles avec Dieu.

Le ressenti, non la raison

La foi de Newman, qui prend souvent plaisir à humilier la raison, repose en dernière analyse sur une expérience personnelle des réalités surnaturelles. Il sait combien il est facile de persuader ceux qui désirent l'être. Cet étalage de connaissances auquel certains croyants adossent leur foi, il le méprise, il sait combien tout cela est creux. Newman aime surtout imaginer, et nous ne serons pas surpris de constater que parfois il dénigre l'effort de connaître.

L'imagination a régné en maîtresse sur sa vie et sur ses pensées. Hanté par la foi en un dieu terrible, son imagination

Newman



affolée l'oblige à croire qu'il est plus sûr de croire. Une simple impression superstitieuse sera sur lui plus puissante que mille faits d'expérience. Il conclut d'abord et raisonne ensuite. La logique chez lui ne fait qu'enregistrer les variations de son atmosphère mentale.

Après l'imagination, l'autre faculté maîtresse de Newman est la mémoire. La perception ne le nourrit guère, il se nourrit surtout de la substance du souvenir. Il était de ceux qui vivent principalement dans le souvenir. N'a-t-il pas prêché un sermon intitulé *Le Christ manifesté dans le souvenir* ? Il était de ceux pour qui tout croît à mesure qu'on s'en éloigne, et ce goût que son âme avait pour les choses passées, n'était qu'une traduction renversée de son aspiration à l'éternité où tout ce passé se retrouvera transfiguré et sauvé.

Newman était un Normand, un insulaire et un homme de la mer qui voit tout en imagination, et qui colore tout par l'imagination. C'est pourquoi le monde d'ici-bas était à peine réel à ses yeux. Il écrit : « La vie est comme un rêve, aussi détachée, aussi diffidente de notre vie réelle d'esprit immortel que le rêve diffère de l'état de veille. Rêve sérieux certes, puisqu'il dénoue le drame de notre salut, mais enfin en soi ce n'est là qu'une ombre inconsistante. L'âme régénérée s'enferme dans la communion des saints et des anges, sa vie est cachée en Dieu avec le Christ, et du haut de la Cour de Dieu, elle regarde ce monde présent, passager, éphémère, comme ferait le spectateur d'une représentation de parade, sauf par instants, lorsque son devoir l'appelle à participer au spectacle. »

Et si son devoir l'obligeait à ne pas participer au spectacle ? A cela que répondre sinon que le Fils de Dieu a quitté sous l'effet d'un étrange caprice le palais du ciel du roi son père pour se mêler aux hommes, ces viles créatures tirées du

néant et faites d'un peu de boue, et se faire esclave au point de mourir d'une mort infamante sur une croix de bois ; ou bien cela est-il encore un rêve ?

Newman n'est pas né catholique. Il n'a pas manié dès le berceau la syntaxe catholique. C'est un anglican converti. Il est venu à Rome par une chaîne de raisonnements. Il n'a jamais regretté sa conversion, mais il a souffert par Rome. Il dut avaler pas mal de couleuvres, mais il le fit de bonne grâce, pour l'amour de Dieu et par esprit de contrition.

Les traces du puritanisme

Né anglican, mais ayant dans sa jeunesse été très influencé par le calvinisme, il garda toute sa vie une conscience morale d'une exigence presque inhumaine. Et ces obéissances sont des sacrifices qu'un chrétien se doit d'accomplir. Néanmoins, il y a toute une part de son âme qui est restée anglaise et insulaire et qui ne s'est jamais convertie à la manière romaine, ultramontaine. Cette singularité et cette insularité font à nos yeux une partie de sa grandeur et lui donnent son sel. Ce sont elles aussi qui l'éloignent de certains chrétiens d'aujourd'hui qui s'effraient de ses sévérités tant dogmatiques que morales.

Si l'on n'observe pas chez Newman la distinction très tranchée, voire l'opposition que fait Pascal entre le dieu des philosophes et celui d'Abraham, on a cependant le sentiment que chez l'auteur d'*Apologia*, le second prime sur le premier. Il avait, comme tous ses compatriotes, gardé une imagination shakespearienne et miltonienne, et quoique catholicisé, son dieu n'en avait pas moins conservé les âpres sévérités du puritanisme biblique, qui est un peu l'équivalent de notre jansénisme à nous.

On n'oublie jamais cet arrière-plan « litté-

raire » qui nimbe d'une auréole luciférienne tout ce que pense et tout ce qu'écrit Newman : cette terreur demeure, jamais dissipée dans cette âme jamais calmée. C'est l'âme des marins et des insulaires qui savent que le monde a été forgé dans les sphères de la terreur, comme le dit Melville.

Comme saint Louis, Newman dit qu'il vaut mieux mourir de la peste ou du choléra que de commettre un seul péché véniel, car la peste ne tue que les corps et que le péché tue l'âme. Dans *Callista*, le roman qu'il écrivit sur les premiers martyrs chrétiens, Newman affirme que celui qui abjure sa foi par peur des supplices va directement en enfer. Qui aujourd'hui dirait encore des choses pareilles ?

Newman voit le monde et les hommes tels qu'ils sont : une arène où des fauves s'entre-déchirent, et pourtant, c'est à ces fauves qu'il dit : soyez parfaits, devenez des saints, étroite est la voie qui mène au Salut, large est celle qui conduit à la perdition. Le drame qu'il peint n'est pas celui d'une espèce humaine temporellement réprouvée, qui n'attend son salut que d'une révolution, d'une évolution ou d'un progrès, mais d'une race surnaturelle, déchue, bannie, proscrite, déshéritée et que menace la damnation. L'âme et le péché, Dieu, le ciel et l'enfer, les fins dernières sont les seuls objets sur lesquels s'arrête sa pensée.

G. J.